

VERCHÈRES DE BOUCHERVILLE ET LE COMMERCE DE DÉTAIL À AMHERSTBURG (1806-1816)

Gaétan Gervais

La noblesse canadienne, au début du XIX^e siècle, était une classe sociale en déclin. Ni ses relations avec l'armée britannique, ni ses rapports avec les gouvernements coloniaux, ni ses liens avec les élites dirigeantes, rien ne suffisait à rétablir son statut. Comme ses ancêtres, elle eut recours à diverses mesures, non seulement la mise en exploitation de ses terres seigneuriales, mais aussi la traite des fourrures, voire la vente au détail. C'est une situation fâcheuse que peut illustrer Thomas-René-Verchères Boucher de Boucherville (1784-1857) qui, dans ses années de jeunesse, tenta de s'enrichir dans le commerce, avant de se marier, en 1819, et de faire carrière comme seigneur, comme juge de paix et comme major de milice¹.

Durant la période qu'il consacra aux activités mercantiles (1803-1816), Verchères de Boucherville s'engagea d'abord comme commis dans une entreprise de fourrures (1803-1804) avant d'entrer au service de Laurent Quetton de Saint-Georges, un marchand très en vue de York (Toronto). Il travailla comme commis de 1804 à 1808, à York puis à Amherstburg, avant de devenir, dans cette ville de garnison, marchand à son propre compte (1808-1812). Au début de la Guerre de 1812, Boucherville connut le succès financier, toujours à Amherstburg, mais des difficultés surgirent par la suite (1813-1816).

À l'extrême sud-ouest du Haut-Canada, la région de l'Assomption (Sandwich) avait reçu ses premiers colons, des Canadiens, à partir de

¹ Pour la biographie de Thomas-René-Verchères de Boucherville, voir : Frederick H. Armstrong. « Boucher de Boucherville, René-Thomas-Verchères », dans *Dictionnaire biographique du Canada* [désormais: *DBC*] *Volume VIII de 1851 à 1860*, [Québec], Presses de l'Université Laval, [c1985], pp. 111-112 ; « Les Disparus », dans *Bulletin des recherches historiques* 34(10), octobre 1928, p. 622 ; René Dionne, *Histoire de la littérature franco-ontarienne des origines à nos jours. Tome 1. Les origines françaises (1610-1760). Les origines franco-ontariennes (1760-1865)*, Sudbury, Prise de parole, 1997, pp. 211-216.

1749, alors que les loyalistes arrivèrent dans la colonie par milliers dans les années 1780. La population haut-canadienne, estimée à environ 6 000 en 1785, atteignait peut-être 40 000 personnes vers 1800. Au début de la guerre, en 1812, on pensait que la population pouvait s'élever à 80 000 âmes, peut-être moins. Beaucoup de colons étaient originaires des États-Unis et on doutait fortement de leur loyauté. Plusieurs fois, d'ailleurs, la Grande-Bretagne et les États-Unis faillirent sombrer dans la guerre. Obligés en 1796 d'abandonner le fort Détroit, les Britanniques traversèrent la rivière et s'établirent en aval du village de l'Assomption, à Amherstburg, où fut construit le fort Malden.

Sur certaines questions (la participation de la noblesse canadienne au commerce des fourrures, la pratique du commerce de détail dans les régions frontalières, le lien entre les activités commerciales et les affaires militaires au début du XIX^e siècle), nous disposons d'un document intéressant, le *Journal* de Thomas-René-Verchères de Boucherville². Le texte, daté de 1847, raconte des événements survenus quelques décennies plus tôt et ne fut publié qu'en 1900, à Montréal. Le *Journal* se divise en deux parties : la première décrit le voyage de Boucherville dans « les pays d'en haut », dans le futur Manitoba (pp. 1-37), et ses activités mercantiles de 1804 à 1811 à York et à Amherstburg (pp. 38-67) ; la seconde traite de la Guerre de 1812 (pp. 68-167)³.

Le commerce de détail

² « Journal de M. Thomas Verchères de Boucherville dans ses voyages aux pays d'en haut, et durant la dernière guerre avec les Américains, 1812-[18]13 » [désormais : JVB], dans le *Canadian Antiquarian and Numismatic Journal*, Troisième série - volume III, numéros 1 à 4, [1900], ix-167 p. Le journal est publié en français dans ce périodique montréalais de langue anglaise. Une version anglaise a aussi été publiée : *A Merchant's Clerk in Upper Canada : the Journal of Verchères de Boucherville, 1804-1811*, traduction de W.S. Wallace, Toronto, 1935, puis à nouveau en anglais en 1940 à Chicago par Milo Milton Quaife : « The chronicles of Thomas Verchères de Boucherville », dans *War on the Detroit : the Chronicles of Thomas Verchères de Boucherville and the Capitulation, by an Ohio Volunteer*, Chicago, Lakeside Press, 1940, pp. 1-178.

³ Ce sujet donnera lieu à une étude plus étoffée à paraître en 2002 dans le numéro 5 des *Cahiers Charlevoix. Études franco-ontariennes*.

En 1803, Boucherville s'engagea pour sept ans comme commis de la Nouvelle Compagnie du Nord-Ouest et fut envoyé au fort Dauphin, au-delà du lac Winnipeg. Le jeune homme trouva l'expérience douloureuse (éloignement de sa famille, maux de jambe, ennui) et il rentra chez lui dès l'année suivante, sans emploi. Mais le bonheur des relations sociales lui fit rencontrer Laurent Quetton de Saint-Georges (1771-1821), un marchand qui tenait à York, capitale du Haut-Canada, un commerce de vente au détail⁴.

Dans son ouvrage d'histoire économique du Haut-Canada, l'historien Douglas McCalla a bien étudié le commerce et ses institutions⁵. Il a démontré, pour certains marchands en vue, l'importance des réseaux de transport et de crédit. Il note à propos des marchands de cette époque leur « pluriactivité », car ils devenaient, par la force des choses, acheteurs, vendeurs, grossistes, spéculateurs fonciers, intermédiaires financiers, n'hésitant pas à pratiquer, au besoin, le troc. Chez ces marchands à tout faire, l'endettement était habituel et plusieurs ployaient sous d'énormes dettes, tout en devenant eux-mêmes des prêteurs.

Ce monde de la vente des marchandises formait une pyramide. Au sommet se trouvaient—comme dans l'exportation du bois—les grandes *sociétés britanniques* à la recherche de marchés. Elles ne traitaient qu'avec les plus gros marchands établis dans les ports outre-mer. Au Canada, ces *marchands-négociants*, établis à Québec surtout, mais parfois à Montréal, importaient les marchandises et faisaient le commerce de gros, jouissant seuls des moyens financiers nécessaires à l'import-export⁶. Ils devinrent les intermédiaires entre les grandes sociétés anglaises et les *marchands moyens*, actifs à l'échelon subalterne. Ceux-ci fréquentaient régulièrement les grands centres pour s'approvisionner et acquérir une variété de marchandises. Les

⁴ Douglas McCalla, « Quetton St George, Laurent (baptisé Laurent Quetton même si la famille s'appelait aussi Quetton) », dans *DBC Volume VI de 1821 à 1835*, [Québec], Presses de l'Université Laval, [c1987], pp. 687-690. Dans ce travail, nous désignerons ce personnage sous le nom de Laurent Quetton de Saint-Georges, même s'il signait parfois George au lieu de Georges et même si la particule « de » était parfois absente.

⁵ Douglas McCalla, *Planting the Province. The Economic History of Upper Canada 1784-1870*, Toronto, Ontario Historical Studies Series / University of Toronto Press, [c1993], surtout le chapitre 9, « The Provincial Business System : Trade and Financial Institutions, 1821-51 », pp. 141-161.

⁶ Ce système a été bien décrit dans : George Bervin, *Québec au XIX^e siècle. L'activité économique des grands marchands*, [Québec], Septentrion, [c1991], 294 p.

marchands moyens dépendaient des marchands-négociants pour leur approvisionnement, parfois pour l'indispensable crédit. Quetton de Saint-Georges appartenait à cette catégorie. Enfin, au dernier échelon, se trouvaient les *marchands locaux*. Verchères de Boucherville, malgré toutes les relations de sa famille, n'occupa dans le commerce que le plus bas échelon.

Le Sud-Ouest était encore, au début du XIX^e siècle, une région périphérique où le commerce des fourrures, les relations avec les tribus amérindiennes et les conflits avec les Américains restaient des préoccupations constantes. Dans ce milieu, la présence militaire britannique exerçait, au plan économique et social, une influence déterminante qui se manifestait surtout dans les environs de la garnison du fort Malden, à Amherstburg. C'est là, près du fort britannique, que Verchères de Boucherville alla ouvrir un commerce, pour le compte de son patron, dans le voisinage de l'armée, plutôt qu'à Sandwich (l'Assomption), en face de Détroit. D'autres commerçants, comme la famille Baby, vivaient à Sandwich.

En 1815, Joseph Bouchette publia à Londres sa *Description topographique de la province du Bas[-]Canada avec des remarques sur le Haut[-]Canada*, contenant la description suivante d'Amherstburg et de Sandwich :

cette ville [Amherstburg] est située sur la rive orientale de la Rivière Détroit en la remontant environ trois milles, et contient environ cent cinquante maisons, une église, une cour de justice, une prison, &c. C'était une place frontière, et un dépôt naval, mais les ouvrages militaires, le chantier et les magasins furent détruits en 1813 par les Anglais, qui furent contraints par une force supérieure d'évacuer la place : il y a un havre sûr et commode, et un bon ancrage avec trois brasses et demie d'eau. Quatorze milles au-delà d'Amherstburg, en suivant le cours de la rivière, on trouve la ville de Sandwich, qui contient environ cent maisons, une église, distinguée par le nom de l'église des Hurons, une cour de justice, et une prison : il y a des quais le long de la rivière, où les navires peuvent être en sûreté pendant l'hiver⁷.

Boucherville, qui a fait plusieurs séjours à Amherstburg, a laissé un portrait agréable de la région, avec son bon climat, ses riches terres, ses eaux poissonneuses et ses beaux bâtiments, surtout du côté britannique. Le *Journal* montre que son auteur s'est bien plu dans la

⁷ Joseph Bouchette, *Description topographique de la province du Bas [-] Canada avec des remarques sur le Haut[-]Canada, et sur les relations des deux provinces avec les États[-] Unis de l'Amérique*, Londres, 1815, pp. 637-638. (Réédition par John Hare : Montréal, Éditions Élysée, 1978).

région d'Amherstburg, dont il garda toujours de beaux souvenirs de jeunesse.

Durant les années 1806-1811, Boucherville tint commerce à Amherstburg, d'abord en sa qualité de commis au service de Quetton de Saint-Georges, puis vendant à son propre compte après 1808. Il quitta la région en 1811, revenant à la fin de l'année. Une deuxième fois, il quitta Amherstburg en janvier 1813, puis revint la même année avec des marchandises. À la fin de l'année, il dut quitter la région avec les troupes britanniques en déroute devant l'invasion américaine. En 1815, il était brièvement de retour à Amherstburg, mais il ne réussit pas à rétablir son commerce dans cette région que la guerre avait dévastée. Enfin, il songea à nouveau à s'établir à Amherstburg, visita le village une dernière fois en juillet 1816 et conclut qu'il fallait renoncer à ses projets de tenir un magasin dans cette ville. Il se réinstalla à Boucherville, comme dit le poète, pour « Vivre entre ses parents le reste de son âge ! » (Joachim du Bellay).

Le marchand

Au début du XIX^e siècle, Quetton de Saint-Georges exploitait à York un commerce de détail, sous la raison sociale *Quetton St George and Company*, une entreprise dont il fut l'unique propriétaire jusqu'en 1815. Après avoir été le patron de Boucherville, il en devint le principal partenaire. Quetton de Saint-Georges arriva dans le Haut-Canada avec un contingent de royalistes français qui tenta de s'établir dans la colonie⁸. Comme les autres marchands de l'époque dans le Haut-Canada, Quetton de Saint-Georges ne limita pas son action à vendre des marchandises d'importation et des produits locaux, il joua aussi un rôle de créancier, en plus de fournir certains services financiers. Principal marchand de York, il s'approvisionnait à Montréal et à New York. Le commerce de Quetton de Saint-Georges comprenait, outre son magasin central à York, des succursales comme celles de Niagara et de Dundas. En 1806, le commerce fut élargi en ajoutant des succursales à Kingston et à Amherstburg⁹, cette dernière étant confiée à Verchères de Boucherville.

⁸ N[arcisse]-E[utrope] Dionne, *Les Ecclésiastiques et les royalistes français réfugiés au Canada à l'époque de la révolution – 1791-1802*, Québec, s.n., 1905, xiv-447 p. Voir notamment les chapitres XI (« L'émigration royaliste dans le Haut-Canada - 1798 », pp. 127-140) et XII (« Les colonies de Windham et de Niagara et l'exode des royalistes », pp. 141-165).

⁹ Douglas McCalla, « Quetton St George, Laurent ... », p. 688.

Le bon fonctionnement des entreprises dépendait du maintien d'un réseau de communication. Quetton de Saint-Georges avait des relations sociales (son meilleur ami était le docteur William Warren Baldwin), mais surtout de bons rapports avec l'armée britannique. Il faut noter que les succursales, sauf à Dundas, fonctionnaient dans des « centres qui accueillaient la petite garnison britannique de la province ». D'ailleurs, la plus importante source de devises dans la colonie était l'armée. Les militaires représentaient un gros chiffre d'affaires, le plus important du Haut-Canada. En plus de compter sur son réseau de contacts, Quetton de Saint-Georges devait surveiller ses commis, écrire beaucoup et déléguer des responsabilités. Le marchand menait ses commis avec fermeté, après les avoir soigneusement recrutés parmi les « jeunes gentlemen ».

En 1804, Quetton de Saint-Georges embaucha le jeune Boucherville comme commis et l'envoya immédiatement à York. Il arrivait à point nommé, puisque l'automne était l'époque de la réception des marchandises. Selon la règle en vigueur dans la maison, les travaux les plus pénibles étaient confiés aux derniers arrivés et le nouveau commis en eut sa « grande part durant une année » (JVB 42-43). Par la suite, Boucherville put mettre à profit ses connaissances de la traite acquises plus tôt dans le Nord-Ouest. Les pelleteries perdaient rapidement de leur importance, mais comme on trouvait encore des fourrures à acheter auprès des Amérindiens de la région, Boucherville eut donc l'occasion de visiter plusieurs villages mississagués des environs¹⁰. À l'hiver de 1806, il fut envoyé pour acheter des pelleteries, ce qui augmenta encore plus son crédit, nous apprend le *Journal*.

Le jeune commis apprenait le métier de marchand. Il passait toutes ses soirées à faire des factures ou à les consigner dans les registres. Il traitait avec des marchands en Angleterre, aux États-Unis et à Montréal. Pour le reste de sa journée, les transactions avec les habitants occupaient les commis de cinq heures du matin à dix ou onze heures du soir (JVB 46). Heureusement, les affaires allaient bien puisqu'on apprit, une fois l'inventaire terminé, que l'entreprise avait accumulé un profit de vingt mille louis. Au printemps de 1806, Quetton de Saint-Georges se rendit à New York pour acheter les marchandises de l'été.

C'est alors qu'il prit la décision d'envoyer son jeune commis à Amherstburg, dans le Sud-Ouest, « pour y ouvrir une succursale de son établissement, prévoyant qu'il y ferait d'excellentes affaires, vû [sic] le

¹⁰ Douglas McCalla, « Quetton St George, Laurent », dans *DBC Volume VI de 1821 à 1835*, p. 689 ; Armstrong. « Boucher de Boucherville, Thomas-René-Verchères », dans *DBC Volume VIII de 1851 à 1860*, p. 112.

luxe qui régnait parmi une certaine classe de ses habitants ». Boucherville regrettait d'avoir à quitter son patron, mais il partit avec « un assortiment de marchandises, de la valeur d'à peu près de £ 2500-0-0 stg » (JVB 47). Il passa par Niagara, Queenston et Fort-Érié, puis attendit douze jours avant de pouvoir s'embarquer sur la goélette américaine qui, en trois jours, l'amena à Détroit. Il régla ses affaires avec les douanes américaines, loua une « chaloupe » et se fit conduire sur la côte canadienne.

Quant aux marchandises apportées par Boucherville, elles furent mises à l'abri « dans une voûte, propriété de M. W. Duff, marchand de la place, en attendant l'ouverture de [s]a propre boutique » (JVB 49). Le commis chercha un local approprié. Il se renseigna aussi sur les conditions économiques, prenant « des renseignements sur les apparences générales des affaires commerciales et des espérances qu'elles pouvaient faire concevoir ». Le jeune commis ne put que constater que les choses « n'étaient point de ces meilleures [*sic*] ; l'argent était rare, et les transactions ne se faisaient [*sic*] que pour du blé d'inde (maïs), de la farine, etc. » (JVB 49). Cette morosité des affaires l'inquiéta un peu. Néanmoins, il loua « une grande chambre où [...] loger et y exposer » ce qu'il décrivait comme « mon assortiment bien choisi et fort convenable de marchandises » (JVB 50). Dès le premier jour, il fit des ventes de 200 piastres, puis continua de vendre tout l'été (JVB 51). Le *Journal* explique ainsi son succès : « Mes affaires continuèrent de bien aller, je suis heureux de le dire, et mes remises à M. de St. Georges se faisaient régulièrement à ses mandataires desquels je recevais des lettres de change sur la maison Englis, Ellice & Co., à Londres, et le Commissaire-Général Robinson à Québec » (JVB 52).

Le *Journal* ne fait pas état des activités commerciales de 1807, mais rapporte que Quetton de Saint-Georges, au printemps de 1808, proposa que Boucherville ouvrît son propre commerce, une proposition faite en reconnaissance de ses services. Le marchand de York se portait garant des achats de Boucherville chez les fournisseurs de Montréal et de New York pour toutes les marchandises dont il aurait besoin. Le jeune commis de vingt-trois ans était très satisfait : « Inutile de dire que j'acceptai avec reconnaissance ses gracieuses offres [...] Sans entrer dans plus de détail, je dois dire que mon petit commerce fut toujours très florissant » (JVB 53).

Il y a dans le *Journal* peu de commentaires sur les activités commerciales de Boucherville dans les années suivantes, mais le document nous apprend au moins qu'en 1810 le jeune marchand avait accumulé des profits de deux mille louis (JVB 53). C'est tout ce que nous savons de ses activités entre 1808 et 1811. À cette date, Boucherville passa à York y rejoindre Quetton de Saint-Georges. Les deux marchands se rendirent ensemble à Montréal pour « y faire des

achats ». Boucherville vendait des marchandises dans son magasin, mais nous savons qu'il faisait aussi la traite des fourrures : « Je connaissais parfaitement ce lieu [Pointe-Pelée], situé à une quarantaine de lieues d'Amherstburg, car j'y tenais pour mon compte des sauvages que j'employais à chasser l'ours et le chat sauvage qui s'y trouvaient en grande quantité » (JVB 56). Il leur achetait aussi du sucre d'érable (« cassonade du pays »).

Éloigné d'Amherstburg pendant une partie de 1811, Boucherville craignait pour ses affaires. Il écrit dans son *Journal* : « l'inquiétude me gagnait au sujet de ma maison, l'ayant laissée aux mains de commis peu versés dans les affaires mercantiles, et que mon commerce pouvait réellement souffrir de cette absence prolongée » (JVB 56).

Mais ce sont surtout les affaires de Quetton de Saint-Georges qui étaient compromises. Agissant en grossiste, il avait commandé des marchandises aux États-Unis, à New York et à Schenectady, pour une valeur de 58 000 dollars. La maison *Walton & C^{ie}* devait faire suivre les marchandises. Mais les États-Unis, au bord de la guerre avec la Grande-Bretagne, venaient en 1809 d'adopter le *Non-Intercourse Act*, une loi interdisant les marchandises et les bateaux des belligérants et de leurs possessions, et empêchant les navires américains d'accoster ou de commercer tant dans les ports anglais que français. Ainsi, la douane américaine confisqua à Lewiston, sur la rivière du Niagara, dans l'État de New York, les marchandises destinées à Quetton de Saint-Georges.

À l'insu du vieux marchand, Boucherville, de passage à York, décida de reprendre « les effets illégitimement confisqués et détenus à Lewiston par les Américains » (JVB 56). Par un audacieux coup de contrebande, il recruta une quarantaine d'hommes qui, de nuit, se rendirent en territoire américain et s'emparèrent des marchandises confisquées. Boucherville revint ensuite à York pour en informer Quetton de Saint-Georges qui, sauvé de la ruine, le présenta au lieutenant-gouverneur Francis Gore. Celui-ci, selon le *Journal*, rassura le contrebandier que le gouvernement ne le livrerait pas aux Américains. Cette opération sauva Quetton de Saint-Georges qui fit de belles affaires quand éclata la Guerre de 1812. Le marchand put alors se faire « une fortune d'une centaine de mille louis » (JVB 64). L'épisode de Lewiston, en 1811, montre le lien entre le commerce et les affaires militaires. Quetton de Saint-Georges, ainsi sauvé de la ruine, voua une grande reconnaissance à Boucherville. De nouveaux liens renforcèrent la confiance et l'amitié entre les deux hommes.

Guerre et commerce

Mais la région d'Amherstburg, comme les autres parties de l'empire britannique en Amérique du Nord, était sur le point de s'embraser. La

guerre éclata en juin 1812¹¹. La plus grande partie du *Journal* de Verchères de Boucherville est consacrée à la Guerre de 1812, ce qui montre bien l'importance que son auteur accordait à ces événements, plus particulièrement aux souvenirs qu'il en avait rapportés (pp. 68-167). En fait, la participation du marchand d'Amherstburg se limita à quelques épisodes survenus dans le Sud-Ouest, à savoir la prise d'un bateau américain, la bataille de Brownstown (5 août 1812) au Michigan, quelques actions de petite guerre, enfin l'évacuation de la région et la bataille de Moraviantown (5 octobre 1813). Le *Journal* fait le récit des souvenirs de Boucherville, non pas l'analyse profonde des événements militaires ou politiques auxquels il a participé.

Suite à l'appel lancé à tous les loyaux sujets, Boucherville accepta de participer à la milice, de bon cœur semble-t-il, comme d'autres qu'il nomme dans son *Journal* : Alexis Maisonville, Jean-Baptiste Barthe, James Eberts, les deux frères Cadot, Alexis Bouthillier et Jean-Baptiste Baby. Dans le Sud-Ouest, la guerre commença par la prise britannique du *Cuyahoga* le 2 juillet 1812. Le héros de cette capture d'un bateau américain était le lieutenant Frédéric Rolette, que Boucherville appelle « mon ami Rolette ». Boucherville participa aussi à la bataille de Brownstown (le 5 août 1812), accrochage décrit dans toute sa cruauté et sa violence (prises de scalpes, férocités amérindiennes, meurtres). Boucherville fut blessé au cours de l'engagement de Brownstown et dut rentrer à Amherstburg en traversant la rivière du Détroit sur un radeau de fortune. Plusieurs escarmouches se produisirent en juillet 1813, surtout dans la région entre Sandwich et Amherstburg, au pont de la rivière aux Canards.

Certains marchands, de part et d'autre de la frontière, ne manquèrent pas de conclure qu'ils pourraient tirer profit de la conjoncture militaire. En fait, la guerre perturba fortement la vie commerciale et provoqua une flambée des prix. L'automne de 1812 fut tranquille, dit le *Journal*, « mais les vivres étaient très chères [*sic*] et les marchandises rares ». En 1813, une grave crise d'approvisionnement se produisit, alors que plusieurs denrées manquèrent, comme les céréales et les produits généraux (JVB 99). Les opérations de guerre continuèrent tout au cours de l'année. Les Américains menaçaient toujours le fort Érié, à la suite de la perte du fort George (Niagara-on-

¹¹ Sur la Guerre de 1812 : George F.G. Stanley, *The War of 1812. Land Operations*, [Ottawa], Macmillan / National Museums of Man - National Museums of Canada, « Canadian War Museum Historical Publication » 18, [c1983], xx-489 p.; Pierre Berton, *The Invasion of Canada 1812-1813*, [Toronto], McClelland and Stewart, [c1980], 362 p. et Pierre Berton, *Flames Across the Border 1813-1814*, [Toronto], McClelland and Stewart, [c1981], 492 p. L'ouvrage de Stanley, en particulier, a été très utile pour cette partie de l'étude.

the-Lake) en mai 1813. On redoutait beaucoup une éventuelle suprématie des Américains sur les Grands Lacs.

Toutes ces activités militaires nuisaient aux affaires. Non seulement le commerce de Boucherville avait-il souffert de tous ces conflits, mais la crise d'approvisionnement se produisit dès le début des hostilités : « Dans le moment [décembre 1812], mes magasins étaient entièrement vides, et je n'avais absolument rien à faire » (JVB 101). Il aurait donc fallu reconstituer le fonds de commerce, alors que les troupes américaines approchaient de Détroit. Le marchand Boucherville avait des soucis, notamment celui de protéger ses biens. Il voulut cacher sa fortune : « j'allai placer en terre au coin de ma maison à l'insu de tout le monde, deux pleins gallons de doublons, de guinées et de piastres, hors de la connaissance de personne, acte indiscret s'il en fut, au cas [*sic*] d'accident mortel pour moi » (JVB 76).

Le marchand en rupture de stock venait aussi d'apprendre le décès de son père, disparu en septembre 1812. Il décida donc de partir, tant pour vaquer aux affaires de son commerce que pour aller revoir sa mère. À Amherstburg, les affaires de Boucherville furent confiées à son ami Woolsey, qui surveillerait la maison. Boucherville partit le 5 janvier 1813 et rentra chez lui dans son village de Boucherville. Mais, au printemps de 1813, il reçut de Quetton de Saint-Georges une lettre qui le « pressait fortement de revenir à cause de [s]es affaires mercantiles » (JVB 103). Les deux collaborateurs se rencontrèrent à Montréal. « Durant ce temps, je fis l'acquisition des diverses marchandises les plus nécessaires pour mon commerce, complétant mon assortiment chez MM. Gillespie & C^{ie} au montant de trois mille deux cents louis » (JVB 103). Certes, il y avait danger de transporter tant de marchandises en temps de guerre, « [m]ais, il n'y avait plus à tirer de l'arrière » (JVB 103). Il se rendit à Repentigny acheter quatre grands canots, chacun pouvant porter six hommes (le gouvernail, le bout et quatre rameurs), des marchandises et quelques passagers. Par l'intermédiaire de son frère à Québec, Boucherville offrit d'apporter des munitions à Amherstburg. Le gouverneur George Prevost lui confia quatre barils de poudre.

Devant les dangers militaires, Quetton de Saint-Georges incita Boucherville à aller s'installer à la tête du lac Ontario (Burlington), mais le jeune marchand voulait se rendre à Amherstburg, où il exploitait « un comptoir, quoique vide comme tous les autres ». Il agit par loyauté : « Je savais que j'y trouverais ma clientèle [*sic*] » (JVB 108).

À Amherstburg, les marchandises apportées de Montréal trouvèrent vite des clients assoiffés. Boucherville vendit aussitôt « toutes [s]es boissons dont moitié de rhum de jamaïque et l'autre de vin, à raison de 10 piastres le gallon ». Il ajoute : « Je ne gardai qu'une bien petite quantité de la dernière pour mon usage personnel. Je me rendis à mon établissement où je trouvai le vieux Meloche qui fut extrêmement

surpris de me revoir » (JVB 118). On n'avait pas vu un marchand de Montréal depuis longtemps, aucun n'ayant osé venir. Ce qui permit à Boucherville de brasser de grosses affaires :

Le lendemain, je fus très occupé dans mon magasin et n'eus pas même le temps d'examiner mes factures et [de] mettre mes marchandises sur les rayons. Les chalands étaient aussi nombreux aux dehors qu'en dedans; c'était à qui aurait son tour. On manquait [,] voyez-vous [,] de tout dans le moment, et chacun voulait ne pas manquer l'occasion qui si heureusement se présentait. La presse devint tellement grande que je fus obligé d'employer, outre mes deux commis, quatre de mes voyageurs dont l'expérience et l'honnêteté m'étaient parfaitement connues. Mon succès fut grand, je ne puis le cacher, et j'en étais fier. Le premier jour, le détail me donna au delà de six cents louis, la journée suivante, deux cents, la troisième, quatre cents et quelques louis (JVB 118-119).

L'entreprise commerciale fut un grand succès, mais la situation militaire, elle, se dégradait. Les prix grimpaient pour tout, indiennes, draps, tabac, surtout le sel qui se vendait 30 piastres le minot (« c'était l'objet le plus cher », JVB 120). Or, Boucherville s'était procuré du sel du côté américain et il en possédait une cargaison achetée à Cayuga, État de New York, dont il lui restait « une bonne trentaine de quarts. On peut juger du reste d'après les prix que je viens de mentionner » (JVB 120).

Entre-temps, les Américains se ressaisissaient. Après la bataille de Queenston Heights, où le général Isaac Brock trouva la mort (13 octobre 1812), les envahisseurs prirent et incendièrent York, le 27 avril 1813. Au cours de l'année, plusieurs batailles navales tournèrent à l'avantage des Américains sur le lac Érié, notamment lors de leur grande victoire du 10 septembre 1813, qui les rendit maîtres des Grands Lacs en amont de Niagara (bataille de Sandusky). En conséquence, les Britanniques durent évacuer non seulement Détroit, pris l'année précédente, mais leurs propres positions à Amherstburg et à Essex.

Boucherville sauva ce qu'il put : « je fis partir, aussitôt que possible, autant de marchandises de chez moi que je le pouvais. Je les fis mettre chez des habitants de confiance qui ne pouvaient pas suivre l'armée » (JVB 122). Pour le reste, ajoute-t-il,

Je remis mes livres et tous mes papiers de conséquence à l'un de mes amis, homme respectable s'il en fut, plaçai sur moi, dans un mouchoir en guise de ceinture, tous les « Army Bills » que je possédais, au montant de six mille piastres, dis adieu à mes deux commis, Meloche père et fils, et sautai sur mon cheval que je mis au

grand galop. J'étais le dernier à partir de tous ceux qui le pouvaient (JVB 123).

À Amherstburg, le général américain William Henry Harrison fit émettre un mandat contre ceux qui avaient suivi les troupes anglaises : « On fit la recherche des effets appartenant à ceux-ci, et les miens furent trouvés en partie chez les personnes où je les avais cachés, et apportés à la ville par un Major Zutoff » (JVB 124).

Boucherville se mit en route en compagnie de quelques compagnons, tous à cheval. Les Américains les poursuivaient de près, mais les Britanniques se retranchèrent au village des Moraves. Les « Kentuckeys », comme les appelle Boucherville, arrivèrent rapidement et la bataille s'engagea. Les Britanniques furent rapidement et complètement défaits, laissant plusieurs prisonniers. Le chef amérindien Tecumseh fut tué et son corps haché en morceaux. La déroute était totale après cette défaite de la rivière Thames le 5 octobre 1813 (bataille de *Moraviantown*). Boucherville et ses compagnons se firent voler leurs chevaux et durent poursuivre leur fuite à pied jusqu'à York. Durant la marche, Boucherville perdit une chaussure, ce qui lui causa de graves ennuis. Ensuite, il acheta des chevaux et partit pour Montréal. Boucherville s'inquiétait du sort de Quetton de Saint-Georges : « Car je craignais les résultats de la guerre pour son négoce » (JVB 140).

Revenu dans son village, Boucherville compta la valeur des « billets de l'armée » (les *army bills*) et des lettres de change en sa possession. Son entourage fut surpris par les sommes : « Cela leur paraissait incroyable surtout après une absence de si courte durée » (JVB 141). Quant à la valeur de ce qui restait à Amherstburg, Boucherville réclama plus tard des pertes de 1 271 £, dont 500 £ furent reconnues par le gouvernement. Peu après son retour dans son village, l'alarme sonna l'arrivée de l'invasion américaine. Boucherville rejoignit alors son bataillon de milice, installé à Châteauguay, où il avait le rang de colonel et servait comme aide-major. Mais il ne participa pas à la célèbre bataille de Châteauguay (le 26 octobre 1813). Au printemps, il se rendit à Québec, où le rejoignit Quetton de Saint-Georges venu de York : « et nous eûmes beaucoup de plaisir ensemble dans les respectables familles que nous visitons » (JVB 149).

L' échec commercial final

La guerre cessa en décembre 1814, mais Boucherville ne jugea pas cet événement digne de mention dans son *Journal*.

Dès 1815, Boucherville songea à reprendre ses activités lucratives à Amherstburg : « J'achetai quelques marchandises pour défrayer mon voyage et me fis venir de Repentigny un canot d'écorce » (JVB 151).

Il partit au début de juin, dans un canot monté par six hommes. En dix jours, on était rendu à York : « En ligne droite, je me rendis chez M. De St. Georges ».

À Amherstburg, les conditions économiques étaient peu reluisantes et l'on voyait partout les ravages de la guerre. Car tout avait été incendié et les champs avaient été dévastés (JVB 151). Boucherville fut par contre bien accueilli par des amis et par « un grand nombre de [s]es sauvages de 1812-[18]13 » (JVB 153). Selon le *Journal*, les Indiens souhaitaient qu'il reprît son commerce. Lui, il en avait l'intention, « mais il fallait [s]'assurer avant tout, si le pays après avoir subi le fléau d'une guerre désastreuse, pouvait le supporter, l'alimenter » (JVB 153).

En arrivant, Boucherville entreposa ses effets dans le hangar de W. Duff et logea chez Maisonville, car son ancienne maison était en piteux état et malpropre. Il alla passer quelques semaines à Sandwich, mais n'osa traverser à Détroit, par crainte d'être arrêté pour l'affaire de Lewiston en 1811 (JVB 155). Il fit des réclamations pour pertes auprès du colonel James. Mais le temps était écoulé pour se faire rembourser la valeur des marchandises perdues ou pillées par les Américains (« livres, obligations, billets, argenterie, et autres objets »). Il en parla à Jacques Baby qui reconnut le mérite des réclamations, mais les délais étaient dépassés. Tout cela valait 2 000 louis et inspira un commentaire amer : « Voilà ce que cette guerre m'a rapporté » (JVB 156).

En passant par York, lors de son retour, Boucherville s'arrêta naturellement pour revoir Quetton de Saint-Georges qui l'accompagna au Bas-Canada, à Boucherville, où le jeune marchand resta quelques jours en attendant des marchandises commandées en Angleterre. Pour payer ces achats, Boucherville s'était mis en société avec Quetton de Saint-Georges. Or la conjoncture de paix s'avéra désastreuse en faisant chuter les prix. Ceux que l'inflation avait beaucoup enrichi, au début de la guerre, risquaient de tout perdre. L'entreprise ne réussit pas bien : « La paix ayant été proclamée, le prix des marchandises tomba de beaucoup, même jusqu'à vingt-cinq pour cent du prix coûtant. Je lui avais donné tout l'argent que je possédais. Je n'en étais pas fâché, mais cela me faisait voir les choses bien en noir, assurément. » (JVB 158). Le voilà donc ruiné. Quant à Quetton de Saint-Georges, il « fit transporter ses marchandises à York et remit ses affaires entre les mains de MM. J. Quesnel et Baldwin, ayant formé le projet de repasser en France pour y aller embrasser son père » (JVB 158).

Plus tard en 1815, Boucherville tenta aussi d'établir un commerce dans son village natal. Il y acheta une propriété et y ouvrit une boutique (JVB 159). Mais les affaires allaient mal et Boucherville fit une ultime tentative en 1816. Il refit le trajet de 1804, de 1811, de 1813 et de 1815. Une dernière fois, il traversa le lac Érié en bateau jusqu'à Amherstburg.

Sur place, il ne put que mesurer la taille des obstacles à surmonter. Il se résigna à se retirer des affaires et confia ce qui lui restait de marchandises à Meloche qui, après avoir pris son salaire, devait remettre le profit à Boucherville. Celui-ci quitta donc Amherstburg, « au beau milieu de juillet, mais non sans regret, car j'y avais de sincères amis. Les sauvages me témoignèrent toute leur peine de me voir ainsi partir [...]. Je leur fis un petit cadeau de dix piastres. Après mon départ, ils durent s'enivrer royalement là dessus ! » (JVB 156). Sa visite fut brève : « Tout ce dont je ne pus me défaire de ce que j'avais apporté avec moi, fut laissé aux mains de Maisonville. Je passai deux mois à Amherstburg et, cette fois, m'en éloignai pour toujours » (JVB 159).

En septembre 1816, Boucherville était de retour dans son village. Le *Journal* rapporte : « [je] continuai mon commerce ici, mais cela ne m'allait pas et je l'abandonnai en me délaissant de ma marchandise [*sic*] à Montréal » (JVB 160). Après avoir rapidement rapporté ces faits, le *Journal* s'arrête brusquement. La carrière marchande de Boucherville avait pris fin. Quant à Quetton de Saint-Georges, il continua en affaires, associé à John Spread Baldwin et à Jules-Maurice Quesnel. Boucherville, lui, redevint un membre en vue de la petite noblesse canadienne du début du XIX^e siècle.

Conclusion

Thomas Verchères de Boucherville, dans son *Journal*, nous livre une page de l'histoire de l'Ontario au début du XIX^e siècle, écrite par le fils d'une famille canadienne appartenant à la petite noblesse. En ce qui concerne l'Ontario, il montre que la traite des fourrures avait à cette époque, tant dans le Nord-Ouest que dans le Sud-Ouest, encore de l'importance. Par cette activité, Boucherville continuait une longue association de sa famille avec la région des Grands Lacs.

Les activités de Boucherville nous révèlent aussi certains aspects de la pratique du commerce de détail, avec ses structures de transport, d'approvisionnement et de financement. L'étude du cas de Verchères de Boucherville permet d'entrevoir le rouage d'une partie du commerce de détail dans le Haut-Canada au début du XIX^e siècle. Au sommet de la pyramide se trouvaient les *grandes sociétés* britanniques qui traitaient avec les *marchands-négociants* qui, eux, vendaient aux *marchands moyens*. Enfin, tout au bas, se trouvaient les *marchands généraux*, rarement spécialisés, sauf dans les grands centres. Thomas Verchères de Boucherville appartenait à ce niveau.

L'huile qui permet à ces rouages de fonctionner, c'est le crédit, celui que le marchand reçoit de ses fournisseurs et celui qu'il accorde à ses clients. Dans le cas de Boucherville, l'approvisionnement est occasionnel, à cause des distances, et indique qu'il s'agit d'une sorte de marchand d'occasion. À cette époque, l'armée britannique

représentait un joueur de premier plan dans l'économie, par ses pensions, ses soldes, ses subventions ou ses contrats de fournitures.

Selon le *Journal*, Boucherville aurait tout perdu des sommes obtenues dans son commerce d'Amherstburg. Quetton de Saint-Georges semblait aussi ruiné, mais tel n'était pas le cas puisqu'il se retira en France, après quelques années, avec une cagnotte de 20 000 £ (cours Halifax), une somme qui lui permit de s'établir dans son pays natal.

Enfin, le cas de Boucherville laisse bien voir comment un enfant de famille noble cultivait les relations de sa famille pour favoriser son avancement.

Par son mariage en 1819, Boucherville renonçait définitivement à ses activités commerciales. Il nota dans son *Journal* : « En changeant d'état, je restais cependant citoyen-proprétaire dans ma paroisse natale, mais ne pouvais m'empêcher de regretter tout-à-fait [*sic*] la partie ouest du Haut-Canada où s'étaient coulées des années si mouvementées pour moi » (JVB 160).

Boucherville mourut le 13 décembre 1857, après avoir mené, non une carrière de marchand dans le Haut-Canada, mais une vie de seigneur dans le Bas-Canada.

